

P O L Y E U C T E ,

M A R T Y R ,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE,

P A R P. CORNEILLE.



A P A R I S ,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres,
rue des Moulins , butte S. Roch , n^o. 11.

M. DCC. LXXV.

POLYUCTE,

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE,

PAR P. CORNÉILLE.



PARIS,

chez le Citoyen de la République, chez le Citoyen de la République,

chez le Citoyen de la République, chez le Citoyen de la République,

M. DCC. LXXV.

E P I T R E

A
L A R E I N E
R É G E N T E.

M A D A M E,

QUELQUE connoissance que j'aie de ma foiblesse , quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les ames de ceux qui l'approchent , j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance , et que je me tiens assuré de lui plaire , parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une Piece de Théâtre que je lui présente ; mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matiere

est si haute, que l'impuissance de l'Artisan ne la peut ravaler ; et votre ame Royale se plaît trop à cette sorte d'entretien, pour s'offenser des défauts d'un Ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par-là, MADAME, que j'espere obtenir de Votre Majesté le pardon du long-tems que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre Scene des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paroître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'Histoire, et quelques ornemens dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyoit de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il falloit aller à la plus haute espece, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une Reine très-Chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus Chrétiennes, dont

l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits , et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété , qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété , MADAME , que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son Roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes , et des coups du Ciel , qui répand abondamment sur tout le Royaume les récompenses et les graces que Votre Majesté a méritées. Notre perte sembloit infailible , après celle de notre grand Monarque : toute l'Europe avoit déjà pitié de nous , et s'imaginoit que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre , parce qu'elle nous voyoit dans une extrême désolation ; cependant la prudence et les soins de Votre Majesté , les bons conseils qu'elle a pris , les grands courages pour les exécuter , ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'Etat , que cette première année de sa Ré-

gence a non-seulement égalé les plus glorieuses de l'autre regne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur, qui devant ses murs avoit interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande Reine, enfantent de miracles!
Bruxelles et Madrid en sont tout interdits ;
Et si notre Apollon me les avoit prédits ,
J'aurois moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandemens on force tous obstacles ;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Et par des coups d'essai vos Etats aggrandis ,
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La Victoire elle-même accourant à mon Roi ,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi ,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine.

France, attends tout d'un regne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencemens si merveilleux ne soient soutenus par

É P I T R E.

*des progrès encore plus étonnans. Dieu ne
laisse point ses ouvrages imparfaits ; il les
achevera , MADAME , et rendra non-seule-
ment la Régence de Votre Majesté , mais
encore toute sa vie , un enchaînement conti-
nuel de prospérités. Ce sont les vœux de
toute la France , et ce sont ceux que fait avec
plus de zèle ,*

MADAME ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet ,

CORNEILLE.

ABRÉGÉ DU MARTYRE
DE
SAINT POLYEUCTE,

*Écrit par SIMÉON MÉTAPHRASTE, et
rapporté par SURIUS.*

L'INGÉNIEUSE tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la Poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussi-tôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître, et des circonstances qui les accompagnent : les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connoissance ; si bien que, quand nous traitons quelque Histoire écartée, dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entière

à l'effort de notre imagination , et la prennent pour une aventure de Roman.

L'un et l'autre de ces effets seroit dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu , qui se plaît dans celle de ses Saints , dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre Théâtre par sa Représentation , nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances , si nous permettions que la crédulité des uns , et la défiance des autres , également abusés par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due , et que les premiers la rendissent mal-à-propos à ceux qui ne la méritent pas , pendant que les autres la dénieront à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un Martyr , dont , s'il m'est permis de parler ainsi , beaucoup ont plutôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Eglise. Le Martyrologe Romain en fait mention sur le 13 Février ; mais en deux mots , suivant sa coutume. Baronius , dans ses Annales , n'en écrit qu'une ligne. Le seul Surius , ou plutôt Mosander , qui l'a augmenté dans les dernières im-

pressions , en rapporte la mort assez au long , sur le 9 de Janvier ; et j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la Représentation agréable , afin que le plaisir pût en insinuer plus doucement l'utilité , et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du Peuple , il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornemens , et lui faire reconnoître ce qui lui doit imprimer du respect comme Saint , et ce qui le doit seulement divertir , comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte et Néarque étoient deux Cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié : ils vivoient en l'an 250 , sous l'Empire de Décius ; leur demeure étoit dans Mélitene , Capitale d'Arménie , leur Religion différente. Néarque étoit Chrétien , et Polyeucte suivoit encore la secte des Gentils ; mais ayant toutes les qualités dignes d'un Chrétien , et une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un Edit très-rigoureux contre les Chrétiens , cette publication donna un grand trouble à Néarque , non

par la crainte des supplices dont il étoit menacé , mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou refroidissement par cet Édit , vu les peines qui y étoient proposées à ceux de sa Religion , et les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir , que son ami s'en apperçut , et l'ayant obligé du lui en dire la cause , il prit de-là occasion de lui ouvrir son cœur : Ne craignez point , lui dit-il , que l'Édit de l'Empereur nous désunisse ; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez : il m'a dépouillé d'une robe sale , pour me revêtir d'une autre toute lumineuse , et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre. Cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a long-tems que je médite ; le seul nom de Chrétien me manque , et vous-même , toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie , vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect ; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignemens , j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque ! si je ne me croyois pas indigne

* ABRÉGÉ DU MARTYRE

d'aller à lui sans être initié de ses mystères , et avoir reçu la grace de ses sacremens , que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire , et le soutien de ses éternelles vérités ! Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il étoit par l'exemple du bon Larron , qui en un moment mérita le Ciel , bien qu'il n'eût pas reçu le Baptême , aussi-tôt notre Martyr , plein d'une sainte ferveur , prend l'Edit de l'Empereur , craché dessus , et le déchire en morceaux qu'il jette au vent ; et voyant des Idoles que le Peuple portoit sur les autels pour les adorer , il les arrache à ceux qui les portoient , les brise contre terre , et les foule aux pieds , étonnant tout le monde , et son ami même , par la chaleur de ce zele qu'il n'avoit pas espéré.

Son beau-pere Félix , qui avoit la commission de l'Empereur pour persécuter les Chrétiens , ayant vu lui-même ce qu'avoit fait son gendre , saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus , tâche d'ébranler sa constance , premièrement par de belles paroles , ensuite par des menaces , enfin par des coups

coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage ; mais , n'en ayant pu venir à bout , pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline , afin de voir si ses larmes n'auroient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari , que n'avoient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien par-là ; au contraire , voyant que sa fermeté convertissoit beaucoup de Payens , il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure ; et le saint Martyr , sans autre Baptême que de son sang , s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceroient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius ; le songe de Pauline , l'amour de Sévere , le Baptême effectif de Polyeucte , le sacrifice pour la victoire de l'Empereur , la dignité de Félix que je fais Gouverneur d'Arménie , la mort de Néarque , la conversion de Félix et de Pauline sont des inventions et des embellissemens de Théâtre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire ; et , sans chercher d'autres Auteurs , elle est

xij ABRÉGÉ-DU MARTYRE, &c.

rapportée par M. Coeffeteau dans son histoire Romaine ; mais il ne dit pas , ni qu'il leur imposa tribut , ni qu'il envoya faire des sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidens et ces particularités selon l'art, ou non , les Savans en jugeront : mon but ici n'est pas de les justifier ; mais seulement d'avertir le Lecteur de ce qu'il en peut croire.

NOTES

DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnons point le Sujet de Polyencte , parce que Corneille , en rapportant l'abrégé du martyre de ce Saint , a suffisamment fait connoître ce qu'il a cru devoir y ajouter pour en composer sa Tragédie.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR POLYEUCTE.

« QUAND on passe de Cinna à Polyeucte, on se trouve dans un monde tout différent. (Voltaire , Préface de Polyeucte , Edition de P. Corneille , avec des Commentaires.) Mais les grands Poètes , ainsi que les grands Peintres savent traiter tous les sujets. C'est une chose assez connue que Corneille ayant lu la Tragédie de Polyeucte chez Madame de Rambouillet , où se rassembloient alors les esprits les plus cultivés , cette Piece fut condamnée d'une voix unanime , malgré l'intérêt qu'on prenoit à l'Auteur dans cette maison. Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avoient le plus de goût et de lumieres à juger si singulièrement. Furent-ils persuadés

qu'un martyr ne pouvoit jamais réussir sur le Théâtre ? c'étoit ne pas connoître le Peuple. Croyoient-ils que les défauts que leur sagacité leur faisoit remarquer , révolteroient le Public ? c'étoit tomber dans la même erreur qui avoit trompé les Censeurs du Cid. Ils examinoient le Cid par l'exacte raison , et ils ne voyoient pas qu'au Spectacle on juge par sentiment. Pouvoient-ils ne pas sentir les beautés singulieres des rôles de Sévere et de Pauline ? Ces beautés , d'un genre si neuf et si délicat , les alarmerent peut-être : ils purent craindre qu'une femme qui aimoit à la fois son amant et son mari , n'intéressât pas ; et c'est précisément ce qui fit le succès de la Piece... Ce qui est étonnant , c'est que tous les chef - d'œuvres se suivoient d'année en année. Cinna fut joué au commencement de 1643 , et Polyeucte à la fin. Il est vrai que Lopes de Véga , Garnier , Calderon composoient encore plus vite : *stantes pede in uno* ; mais quand on ne s'asservit à aucune regle , qu'on n'est gêné , ni par la rime , ni par la conduite , ni par aucune bienséance , il est plus

xvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

aisé de faire dix Tragédies , que de faire *Cinna* et *Polyeucte*. »

« La chute de la Tragédie de *Sainte Catherine* , de Pujet de la Serre , donna mauvaise opinion de *Saint Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet , le Cardinal de Richelieu le condamna comme le *Cid*. C'est ce que nous apprend l'Abbé Hédelin d'Aubignac , ennemi de *Cornille* , et qui croyoit être son maître. » Voltaire , commentaires sur *Polyeucte* , &c.

Voltaire a mis *Sainte Agnès* pour *Sainte Catherine*. La Tragédie de *Sainte Agnès* est de Troterel , et fut jouée en 1615 , et celle de *Sainte Catherine* , de Pujet de la Serre , imprimée en 1643 , avoit apparemment été jouée quelques années auparavant.

« Plusieurs personnes ont entendu dire au Marquis de Saint-Aulaire , mort à l'âge de cent ans , que l'hôtel de Rambouillet avoit condamné le songe de *Pauline*. On disoit que dans une Piece chrétienne , ce songe est envoyé par Dieu même ; et que , dans ce cas , Dieu qui a en vue la conversion de *Pauline* , doit faire servir ce

songe à cette même conversion ; mais qu'au contraire , il semble uniquement fait pour inspirer à Pauline de la haine contre les Chrétiens ; qu'elle voit des Chrétiens qui assassinent son mari , et qu'elle devoit voir tout le contraire. Ce qu'on pourroit encore reprocher à ce songe , c'est qu'il ne sert de rien dans la Piece ; ce n'est qu'un morceau de déclamation : il n'en est pas ainsi du songe d'Athalie , envoyé exprès par le Dieu des Juifs , il fait entrer Athalie dans le Temple , pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est apparu pendant la nuit , et lui faire amener l'enfant même , le nœud et le dénouement de la Piece. Un pareil songe est à-la-fois sublime , vraisemblable , intéressant et nécessaire. Celui de Pauline est à la vérité un peu hors d'œuvre ; la Piece peut s'en passer. L'ouvrage seroit sans doute meilleur , s'il y avoit le même art que dans Athalie ; mais si ce songe de Pauline est une moindre beauté , ce n'est point du tout un défaut choquant : il y a de l'intérêt et du pathétique... S'il n'a pas l'ex-
 même mérite de celui d'Athalie , qui fait le nœud de la Piece , il a celui de Camille (dans les Ho-

xviii JUGEMENS ET ANECDOTES.

ances ,) il prépare. On fait souvent des critiques judicieuses qui subsistent ; mais l'ouvrage qu'elles attaquent subsiste aussi. » *Ibidem.*

« C'est une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet , et particulièrement l'Evêque de Vence , Godeau , condamnerent l'entreprise de Polyeucte , de renverser les autels des faux Dieux. On disoit que c'est un zele imprudent ; que plusieurs Evêques et plusieurs Synodes avoient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et les loix ; qu'on refusoit même la communion aux Chrétiens qui , par des témérités pareilles, avoient exposé l'Eglise entière aux persécutions. On ajoutoit que Polyeucte et même Pauline auroient intéressé bien davantage , si Polyeucte avoit simplement refusé d'assister au sacrifice idolâtre , fait en l'honneur de Sévere. Ces réflexions paroissent judicieuses ; mais il me paroît aussi que le Spectateur pardonne à Polyeucte son imprudence , comme celle d'un jeune homme pénétré d'un zele ardent , que le Baptême fortifie en lui : il n'examine pas si ce zele est selon la science. Au Théâtre , on se prête toujours aux sentimens

naturels des personnages : on devient enthousiaste avec Polyeucte , inflexible avec *Horace* , tendre avec *Chimene*. Le Dialogue est vif et il entraîne. » *Ibidem*.

« L'extrême beauté du rôle de Sévere , la situation piquante de Pauline , sa scene admirable avec Sévere , au quatrieme acte , assurent à cette Piece un succès éternel. Non-seulement elle enseigne la vertu la plus pure , mais la dévotion et la perfection du Christianisme. Polyeucte et Athalie sont la condamnation éternelle de ceux qui , par une jalousie secrète , voudroient proscrire un Art sublime, dont les beautés n'effacent que trop leurs Ouvrages. Ils sentent combien cet Art est au-dessus du leur. Ne pouvant y atteindre , ils le veulent proscrire , et , par une injustice aussi absurde que barbare , ils confondent Tabarin et Guillot Gorju , avec Saint Polyeucte et le Grand-Prêtre Joad. Dacier , dans ses Remarques sur la Poétique d'Aristote , prétend que Polyeucte n'est pas propre au Théâtre , parce que ce personnage n'excite ni la pitié , ni la crainte : il attribue tout le succès à Sévere et à Pauline. Cette opinion est assez générale ;

mais il faut avouer aussi qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de Polyeucte , et qu'il a fallu un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. » *Ibidem.*

« Quoique Cinna eût porté la Tragédie à son plus haut point , (Parfaict , Histoire du Théâtre François , tome sixieme , page 121 et suivantes) on peut dire cependant que Polyeucte a eu plus de réussite , et a produit un plus grand effet au Théâtre. Le Cid , ouvrant une carrière nouvelle , l'avoit rendu l'amusement le plus honnête des gens d'esprit et de goût ; Cinna l'éleva au-dessus de la portée des Critiques , et Polyeucte réunit les suffrages des personnes pieuses et des connoisseurs.... L'exposition , le plan et la conduite de cette Piece sont admirables. Si l'on examine les caracteres en particulier , quelle grandeur d'ame et quelle noblesse ne voit-on pas dans le rôle de Sévere ? Quelle vertu et quels sentimens dans celui de Pauline ? (1) Quelle

(1) La Marquise de Sévigné (Lettre du 28 Août 1680) rapporte que Madame la Dauphine disoit , en admirant Pauline : « Eh bien ! voilà la plus honnête femme du monde , qui n'aime point du tout son mari ! »

constance dans Polyeucte ? Le personnage de Félix n'est pas si brillant ; mais il étoit nécessaire à l'Auteur.... C'est cependant cette Piece, que l'Hôtel de Rambouillet avoit unanimement désapprouvée, qui a accrédité de plus en plus le Spectacle, et fait considérer les Comédiens sur un ton différent qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut même présumer que ce motif, joint à la conduite plus réglée des Acteurs, détermina Louis XIII, qui les protégeoit, à leur accorder un Arrêt très-favorable, en datte du 16 Avril 1641, où il est dit : *En cas que les Comédiens reglent tellement les actions du Théâtre, qu'elles soient du tout exemptes d'impureté ; Nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos Peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public ; ce que nous faisons, afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir des représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines qui leur seroient inévita-*

xxij JUGEMENS ET ANECDOTES.

bles , s'ils contrevenoient à la présente déclaration , &c. »

« Les Comédiens refuserent d'abord de jouer Polyeucte. (Apparamment à cause du jugement qu'en avoit porté l'Hôtel de Rambouillet.) Corneille se vit tellement découragé , que le Public fut à la veille d'être privé pour jamais de ce chef-d'œuvre. Cependant il donna son manuscrit à un vieux Comédien , que l'Editeur de Corneille, Antoine Joli , dit être Hauteroche , ce qui est impossible ; mais que le Chevalier de Mouhy , dans son Histoire du Théâtre François , a plus de raison de croire être La Roque. Quoi qu'il en soit , le Comédien jetta le manuscrit sur le ciel d'un lit , où il fut oublié pendant dix-huit mois. Un valet , en nettoyant , par hasard , le baldaquin , sauva Polyeucte. La Roque engagea ses camarades à lire cette Piece , et la Comédie assemblée prouva , dans cette occasion , qu'elle se connoissoit mieux en vrais talens que tous les merveilleux de l'Hôtel de Rambouillet. » Histoire du Théâtre François , par le Chevalier de Mouhy , tome premier , page 283 ; et Anecdotes dramatiques ,

dramatiques , tome second , page 84 et suivantes.

« Dans la premiere édition de cette Tragédie, on trouve ces quatre vers , du rôle de Sévere , à la fin de la derniere scene du quatrieme acte , en parlant des nouvelles maximes des Chrétiens :

- » Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
- » Ne sont qu'inventions de sages politiques ,
- » Pour contenir le peuple , ou bien pour l'émouvoir ,
- » Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir , &c.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un Payen à qui les extravagances de sa Religion rendoient suspectes toutes les autres Religions , et qui n'avoit aucune connoissance des preuves évidentes de la nôtre , Corneille s'est reproché plusieurs fois , et avec raison , de les avoir fait imprimer. On sait, de bonne part , que , malgré la délicatesse de sa conscience , il sentit trop tard que son intention pouvoit être mal interprétée. Il seroit à souhaiter que ceux qui courent la même carrière que ce grand homme, voulussent le prendre pour modele dans sa délicatesse de penser sur tout ce qui pourroit servir à corrompre la foi.... Polyeucte est la Piece qui com-

xxiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

mença à accréditer le Spectacle aux yeux mêmes des personnes scrupuleuses. » Avertissement de l'édition de P. Corneille , par Joli , tome premier , *in-12* , 1747 ; et Anecdotes dramatiques , &c.

Parfaict rapporte ce Sonnet adressé à Corneille , par d'Alibray , à l'occasion de Polyeucte.

- « Honte du tems passé , merveille de notre âge ,
» Exemple inimitable à la postérité ,
» Il ne te restoit plus qu'à faire un saint Ouvrage ,
» Pour te mieux assurer de l'immortalité.
- » Tu l'as fait , cher Corneille , et sans apprentissage ,
» Ce chef-d'œuvre qu'en vain d'autres avoient tenté ;
» Aux yeux mêmes du Ciel tu rends la scene sage ,
» Et la fais , sans dégoût , parler de piété.
- » Toi seul as rencontré cet Art si souhaité ,
» Qui sait mettre l'utile avec le délectable :
» Polyeucte à la fois nous charme et nous instruit.
- » Il rallume en nos cœurs une foi refroidie ,
» Et dans les saints discours on ne fait point de fruit ,
» Ou bien l'on en doit faire à voir ta Tragédie. »

« Dans le quatrieme acte de Polyeucte , à la fin de la derniere scene , où Sévere , frappé de l'unité de Dieu , découvre à Fabian , son Con-

fidement , ses doutes sur la Religion Payenne , qui admet plusieurs Divinités à la fois , lorsque Baron étoit prêt à réciter ce vers :

» Nous en avons beaucoup , pour être de vrais Dieux ;

il s'approchoit de Fabian , comme une personne qui craint d'être entendue ; et , pour obliger ce Confident à ne pas perdre un mot de la fin du discours , il lui mettoit une main sur l'épaule , avant de prononcer ce vers. L'habitude où les Acteurs étoient , avant lui , de gesticuler beaucoup et de chanter en déclamant , fit d'abord regarder ce geste , et quelques autres que Baron employoit dans la Tragédie , comme trop voisins de la familiarité. Mais c'est par ce moyen que son jeu avoit atteint cette aimable vérité qui le distinguoit si fort de ses camarades. »

« Lorsque Sévere , après la mort de Polyeucte , dit à Félix et à Pauline :

» Servez-bien votre Dieu , servez votre Monarque , &c.

Baron , habile à deviner ce que les Auteurs ne disoient pas , mais qu'ils vouloient ou sembloient vouloir dire , prononçoit les dernières paroles

xxvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

d'une maniere fort différente de celle dont il prononçoit les premieres. Il passoit légèrement sur le premier hémistiché , et il appuyoit fortement sur l'autre. Il annonçoit par un geste fin et par une inflexion adroite , combien le dévouement pour le service du Souverain lui paroissoit un point plus capital que l'exacte observation du Christianisme. » Anecdotes dramatiques , &c.

POLYEUCTE,

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE;

Représentée en 1640.

P E R S O N N A G E S.

FÉLIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de
Félix.

SÉVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur
Décie.

NÉARQUE, Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, et Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévere.

CLÉON, Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

*La Scene est à Mélitene, Capitale d'Arménie,
dans le Palais de Félix.*

P O L Y E U C T E ,

M A R T Y R ,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

P O L Y E U C T E , N É A R Q U E .

N É A R Q U E .

Q U O I ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé ,
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

P O L Y E U C T E .

Je sais ce qu'est un songe , et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance ,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit ,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame ,

A ij

Quand après un long-tems qu'elle a su nous charmer ;
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée.
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais ,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte , et je cede à ses larmes :
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ;
Et mon cœur attendri, sans être intimidé ,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque , est-elle si pressante ,
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui ;
Nous le pourrons demain aussi-bien qu'aujourd'hui.

N É A R Q U E.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance ;
Et Dieu qui tient votre ame et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grace
Ne descend pas toujours avec même efficace.
Après certains momens que perdent nos longueurs ,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
Le nôtre s'endurcit , la repousse , l'égare :
Le bras qui la versoit en devient plus avare ;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien ,
Tombe plus rarement , ou n'opere plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au Baptême ,
Languissante déjà , cesse d'être la même ;

T R A G É D I E.

5

Et , pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr ,
Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

P O L Y E U C T E.

Vous me connoissez mal ; la même ardeur me brûle ,
Et le desir s'accroît , quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux ,
Me laissent dans le cœur aussi Chrétien que vous ;
Mais pour en recevoir le sacré caractere ,
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire ,
Et qui , purgeant notre ame et décillant nos yeux ,
Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux ,
Bien que je le préfere aux grandeurs d'un Empire ,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire ,
Je crois , pour satisfaire un juste et saint amour ,
Pouvoir un peu remettre et différer d'un jour.

N É A R Q U E.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse ;
Ce qu'il ne peut de force , il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler ,
Quand il ne les peut rompre , il pousse à reculer.
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre ;
Aujourd'hui par des pleurs , chaque jour par quelque
autre ;

Et ce songe rempli de noires visions ,
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage et priere et menace :
Il attaque toujours , et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu ,
Et que ce qu'on differe est à demi rompu.
Rompez ces premiers coups , laissez pleurer Pauline.

A iij

Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine !
Qui regarde en arrière , et douteux en son choix ,
Lorsque sa voix l'appelle , écoute une autre voix.

P O L Y E U C T E.

Pour se donner à lui , faut-il n'aimer personne ?

N É A R Q U E.

Nous pouvons tout aimer : il le souffre , il l'ordonne ;
Mais , à vous dire tout , ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême ,
Il faut ne rien aimer qu'après lui , qu'en lui-même ;
Négliger pour lui plaire et femme , et biens , et rang ,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte , aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux ,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute ,
Qu'aux plus âpres tourmens un Chrétien est en butte ,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs ,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

P O L Y E U C T E.

Vous ne m'étonnez point. La pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs et n'a point de foiblesse.
Sur mes pareils , Néarque , un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher , qui ne craint pas la mort ;
Et , s'il faut affronter les plus cruels supplices ,
Y trouver des appas , en faire mes délices ,
Votre Dieu , que je n'ose encor nommer le mien ,
M'en donnera la force en me faisant Chrétien.

TRAGÉDIE.

7

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes,
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

S C E N E I I.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADIEU, Pauline, adieu ;
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;
Mais, enfin, il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !

Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée ,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

P O L Y E U C T E.

Un songe vous fait peur !

P A U L I N E.

Ses présages sont vains ,
Je le sais ; mais , enfin , je vous aime et je crains.

P O L Y E U C T E.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu. Vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter ,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

(*Polyeucte et Néarque sortent.*)

S C E N E I I I.

P A U L I N E , S T R A T O N I C E.

P A U L I N E.

VA , néglige mes pleurs , cours et te précipite
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite.
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins ,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins...

Tu vois, ma Stratonice , en quel siècle nous sommes :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes !
Voilà ce qui nous reste , et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait !
Tant qu'ils ne sont qu'amans , nous sommes souveraines ,

Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines ;
Mais après l'hyménée , ils sont Rois à leur tour.

S T R A T O N I C E .

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entiere confidence ,
S'il part malgré vos pleurs , c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger , présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cele pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose ,
Qu'il soit quelquefois libre , et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses ,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés ,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien , et vous êtes Romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux Nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir , ni crainte , ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome , avec autorité ,
Pour fidele miroir de la fatalité.

P A U L I N E .

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne ,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne ,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit ,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux , souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute.... Mais il faut te dire davantage ,
Et que , pour mieux comprendre un si triste discours ,
Tu saches ma foiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je naquis , ce malheureux visage
D'un Chevalier Romain captiva le courage :
Il s'appelloit Sévere.... Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguere , aux dépens de sa vie ,
Sauva des ennemis votre Empereur Décie ?
Qui leur tira mourant la victoire des mains ,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître ,
On ne put rencontrer ou du moins reconnoître ?
A qui Décie , enfin , pour des exploits si beaux ,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'étoit lui-même , et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur , ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connois , je ne t'en dirai rien :
Je l'aimai , Stratonice ; il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui , l'autre foible et commune :

Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance ;
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.

Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere,
J'attendois un époux de la main de mon pere.
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée ;
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée :
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs ;
Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs ;
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon pere et mon devoir étoient inexorables.
Enfin, je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon pere en son gouvernement ;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux,
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
Et, comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré.
Il approuva sa flamme et conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,

Je

Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter , juge-le par la crainte ,
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez ;
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit , ce malheureux Sévere ,
La vengeance à la main , l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie , assurent sa mémoire :
Il sembloit triomphant , et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due ,
» Ingrate ! m'a-t-il dit , et ce jour expiré ,
» Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi , mon ame s'est troublée ;
Ensuite des Chrétiens une impie assemblée ,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal ,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere :
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespere ;
J'ai vu mon pere même , un poignard à la main ,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là , ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages :

Je ne sais ni comment , ni quand ils l'ont tué ;
 Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
 Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ;
 Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste.
 La vision de soi peut faire quelque horreur ,
 Mais non pas vous donner une juste terreur.
 Pouvez-vous craindre un mort ? pouvez-vous craindre
 un pere
 Qui chérit votre époux , que votre époux révere ,
 Et dont le juste choix vous a donnée à lui
 Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant , et rit de mes alarmes ;
 Mais je crains des Chrétiens les complots et les charmes ,
 Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
 Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée , impie et sacrilège ,
 Et dans son sacrifice use de sortilège ;
 Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :
 Elle n'en veut qu'aux Dieux , et non pas aux mortels.
 Quelque sévérité que sur eux on déploie ,
 Ils souffrent sans murmure , et meurent avec joie ;
 Et depuis qu'on les traite en criminels d'État ,
 On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi , mon pere vient.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

MA fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le destin aux grands cœurs, si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu le vas voir.

P A U L I N E .

C'en est trop.... Mais comment le pouvez-vous savoir?

F É L I X .

Albin l'a rencontré dans la proche campagne :
Un gros de courtisans en foule l'accompagne ,
Et montre assez quel est son rang et son crédit....
Mais , Albin , redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

A L B I N .

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée ,
Où l'Empereur captif , par sa main dégagé ,
Rassura son parti déjà découragé ,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre :
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre ,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver ;
Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage ,
Ce Monarque en voulut connoître le visage ;
On le mit dans sa tente , où , tout percé de coups ,
Tout mort qu'il paroissoit , il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie ;
Et sa joie , en dépit de son dernier malheur ,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin , la cure en fut secrète ;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite ,
Il offrit dignités , alliance , trésors ,
Et pour gagner Sévere il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange ,
Il envoie à Décie en proposer l'échange ,

Et soudain l'Empereur transporté de plaisir ,
 Offre au Perse son frere et cent chefs à choisir.
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévere
 De sa haute vertu recevoir le salaire ;
 La faveur de Décie en fut le digne prix.
 De nouveau l'on combat et nous sommes surpris ;
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
 Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire ;
 Mais si belle et si pleine , et par tant de beaux faits ,
 Qu'on nous offre tribut et nous faisons la paix.
 L'Empereur qui lui montre une amour infinie ,
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie :
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux ,
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite ,
 Et j'ai couru , Seigneur , pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute , ma fille , il vient pour t'épouser.
 L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose :
 C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être ; il m'aimoit chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment !
 Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
 Une juste colere avec tant de puissance ?
 Il nous perdra , ma fille.

B ii]

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux ;
Il nous perdra , ma fille.... Ah ! regret qui me tue ,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !...
Ah ! Pauline , en effet tu m'as trop obéi ;
Ton courage étoit bon , ton devoir l'a trahi :
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste , il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède ,
Et d'où provient mon mal , fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi , que je revoie un si puissant vainqueur ,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon pere , je suis femme , et je sais ma foiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse ,
Et poussera sans doute , en dépit de ma foi ,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi :
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable , et je suis toujours femme ;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu ,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu :
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ;
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute :
Je crains ce dur combat, et ces troubles puissans
Que fait déjà chez moi la révolte des sens.
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même ;
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentimens,
Pour servir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

S É V E R E , F A B I A N .

S É V E R E .

C E P E N D A N T que Félix donne ordre au sacrifice ,
Pourrai-je prendre un tems à mes vœux si propice ?
Pourrai-je voir Pauline , et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux ?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amene ;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine.
Je viens sacrifier , mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

F A B I A N .

Vous la verrez , Seigneur.

S É V E R E .

Ah ! quel comble de joie !

Cette chere beauté consent que je la voie !
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble , quel transport lui cause ma venue !
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser

Des Lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Félix , non pour triompher d'elle :
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien ,
Je me vaincrois moi-même et ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez , c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous , Seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et , dans ce haut degré de puissance et d'honneur ,
Les plus Grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé : je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la , Fabian , ton discours m'importune :
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune ;
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement ,
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien , cette faveur est sienne ,
Et je n'ai rien , enfin , que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non ; mais , encore un coup , ne la revoyez point.

SÉVERE.

Ah ! c'en est trop ; enfin , éclaircis-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire : elle est...

SÉVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVERE.

Soutiens-moi , Fabian , ce coup de foudre est grand ,
Et frappe d'autant plus , que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur , qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVERE.

La constance est ici d'un difficile usage :
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises ,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui , depuis quinze jours ,
Polyeucte , un Seigneur des premiers d'Arménie ,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom , et sort du sang des Rois.

Foibles soulagemens d'un malheur sans remede !

Pauline ! je verrai qu'un autre vous possede !

O Ciel ! qui, malgré moi , me renvoyez au jour !

O sort ! qui redonniez l'espoir à mon amour !

Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée ,

Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !...

Voyons-la toutefois , et dans ce triste lieu

Achevons de mourir en lui disant adieu.

Que mon cœur , chez les morts emportant son image ,

De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur , considérez...

SÉVERE.

Tout est considéré ;

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?

N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui , Seigneur ; mais...

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Eh ! ce n'est pas un mal que je veuille guérir !

Je ne veux que la voir , soupirer et mourir !

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence :

Un amant qui perd tout , n'a plus de complaisance.

Dans un tel entretien il suit sa passion ,

Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVERE.

Juge autrement de moi , mon respect dure encore ;
 Tout violent qu'il est , mon désespoir l'adore.
 Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
 De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
 Elle n'est point parjure , elle n'est point légère :
 Son devoir m'a trahi , mon malheur et son pere ;
 Mais son devoir fut juste , et son pere eut raison.
 J'impute à mon malheur toute la trahison.
 Un peu moins de fortune et plutôt arrivée ,
 Eût gagné l'un par l'autre , et me l'eût conservée ;
 Trop heureux , mais trop tard , je n'ai pu l'acquérir.
 Laisse-la-moi donc voir , soupirer et mourir !

FABIAN.

Qui , je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême ,
 Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
 Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens ,
 Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amans ,
 Et dont la violence excite assez de trouble ,
 Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVERE.

Fabian , je la vois.

FABIAN.

Seigneur , souvenez-vous....

SÉVERE.

Hélas ! elle aime un autre ! un autre est son époux !

SCENE II.

SCÈNE II.

SÉVERE , PAULINE , STRATONICE , FABIAN.

PAULINE.

OUI, je l'aime, Sévere, et n'en fais point d'excuse:
Que toute autre que moi vous flatte et vous abuse;
Pauline a l'ame noble, et parle à cœur ouvert.

Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd:
Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée;
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques;
Mais, puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne,
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVERE.

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remede à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos desirs toujours Reine absolue,
Les plus grands changemens vous trouvent résolue.

C

De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence , et peut-être au mépris ;
Et votre fermoté fait succéder sans peine
La faveur au dédain , et l'amour à la haine.

Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un soupir , une larme à regret répandue
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue ,
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli ,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre ,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'un autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé !
Est-ce-là comme on aime , et m'avez-vous aimé ?

P A U L I N E .

Je vous l'ai trop fait voir , Seigneur , et si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme ,
Dieux , que j'éviterois de rigoureux tourmens !
Ma raison , il est vrai , dompte mes sentimens ;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise ,
Elle n'y regne pas , elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion ,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte :
Votre mérite est grand , si ma raison est forte ;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux ,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux ,
Qu'il est environné de puissance et de gloire ,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire ,
Que j'en sais mieux le prix , et qu'il n'a point déçu

Le généreux espoir que j'en avois conçu.
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
 Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
 Qu'il déchire mon ame et ne l'ébranle pas.
 C'est cette vertu même, à nos desirs cruelle,
 Que vous louyiez alors en blasphémant contre elle :
 Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur
 Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
 Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
 N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SÉVERE.

Ah ! Madame , excusez une aveugle douleur
 Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur ;
 Je nommois inconstance , et prenois pour un crime ,
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
 De grace , montrez moins à mes sens désolés
 La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
 Et , cachant par pitié cette vertu si rare ,
 Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare ,
 Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
 Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu , quoiqu'enfin invincible ,
 Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
 Ces pleurs en sont témoins , et ces lâches soupirs
 Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs ,
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence ,
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
 Mais si vous estimez ce vertueux devoir ,

Conservez-m'en la gloire et cessez de me voir.
 Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
 Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
 Enfin, épargnez-moi ces tristes entretiens,
 Qui ne font qu'irriter vos tourmens et les miens.

SÉVERE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour! Quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens; ils souilleroient ma gloire.

SÉVERE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
 Il faut que ma douleur cede à son intérêt;
 Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
 Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
 Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
 Cette immortalité que donne un beau trépas,
 Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
 De mes premiers exploits l'attente avantageuse;
 Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,

Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et seule dans ma chambre, enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SÉVERE.

Puisse le juste Ciel , content de ma ruine ,
Comblér d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévere, après tant de malheur ,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SÉVERE.

O devoir qui me perd et qui me désespere !
Adieu , trop vertueux objet et trop charmant !

PAULINE.

Adieu , trop malheureux et trop parfait amant !

(Sévere et Fabian sortent.)

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaint tous deux, et verse encor des larmes ;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que votre songe est vain :
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte :
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés ,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;

Et bien que je m'effraie avec peu de justice ,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui ;
Mais , soit cette croyance , ou fausse ou véritable ,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable :
A quoi que sa vertu puisse le disposer ,
Il est puissant , il m'aime , et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,
STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs ; il est tems qu'ils tarissent ,
Que votre douleur cesse , et vos craintes finissent :
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés ,
Je suis vivant , Madame , et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long , et ce qui plus m'effraie ,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;
J'ai cru Sévere mort , et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci :
Je suis dans Mélitene , et quel que soit Sévere ,
Votre pere y commande , et l'on m'y considere ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.

On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite ,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

P A U L I N E.

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

P O L Y E U C T E.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

P A U L I N E.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards ;
La vertu la plus ferme évite les hasards :
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte ,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer ,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre ,
On souffre à résister , on souffre à s'en défendre ;
Et bien que la vertu triomphe de ses feux ,
La victoire est pénible et le combat honteux.

P O L Y E U C T E.

O vertu trop parfaite et devoir trop sincère !
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux ,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts , et plus je vous contemple ,
Plus j'admire

SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE,
STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

SEIGNEUR, Félix vous mande au Temple;
La victime est choisie et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier il n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre..... Y venez-vous, Madame?
(*Cléon sort.*)

PAULINE.

Sévere craint ma vue ; elle irrite sa flamme :
Je lui tiendrai parole et ne veux plus le voir..
Adieu. Vous l'y verrez , pensez à son pouvoir ,
Et ressouvenez - vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et, comme je connois sa générosité ,
Nous ne nous combattons que de civilité.

(*Pauline et Stratonice sortent.*)

SCENE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle ?

Oubliez-vous déjà que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous , par qui je le suis , vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi , je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser ,

Et mourir dans leur Temple , ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolatrie et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre et je vais l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zele est trop ardent, souffrez qu'il se modere.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révere.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit sans chercher d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter :

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le Ciel , peut-elle sembler dure ?

Je suis Chrétien , Néarque , et le suis tout-à-fait :

La foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit , croit lâchement , et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie , à Dieu même elle importe ;

Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre ;

Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.

Dieu fait part au besoin de sa force infinie :

Qui craint de le nier , dans son ame le nie ;

Il croit le pouvoir faire et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace , et rien de ma foiblesse.

Mais

Mais loin de me presser, il faut que je vous presse.
D'où vient cette froideur ?

N É A R Q U È.

Dieu même a craint la mort.

P O L Y E U C T E.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles ,
Négliger pour lui plaire, et femme , et biens, et rang ,
Exposer pour sa gloire , et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor , n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand' peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

N É A R Q U È.

Vous sortez du Baptême, et ce qui vous anime ,
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime :
Comme encor tout entière elle agit pleinement ,
Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grace en moi diminuée ,
Et par mille péchés sans cesse exténuée ,
Agit aux grands effets avec tant de langueur ,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses ,
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu dont on ne doit jamais se défier ,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons , cher Polyeucte , allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie et montrer qui nous sommes ;

Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir ,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

P O L Y E U C T E .

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie ,
Je reconnois Néarque , et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de tems , le sacrifice est prêt :
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule :
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ,
Allons briser ces Dieux de pierre et de métal ,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ,
Faisons triompher Dieu ; qu'il dispose du reste.

N É A R Q U E .

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous ,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *seule.*

QUE de soucis flottans ! que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité que je n'ose espérer ,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations que mes troubles produisent ,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent ;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ,
Aucun effroi n'y regne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine ,
Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine ,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet ,
Qu'il ne peut espérer , ni craindre tout-à-fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :
J'espere en sa vertu , je crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle ,
L'entrevue aisément se termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter ,
L'autre un désespéré qui peut tout attenter :

Dij

Quelque haute raison qui regle leur courage,
L'un conçoit de l'envie et l'autre de l'ombrage ;
La honte d'un affront , que chacun d'eux croit voir ,
Ou de nouveau reçue , ou prête à recevoir ,
Consumant dès l'abord toute leur patience ,
Forme de la colere et de la défiance ,
Et saisissant ensemble et l'époux et l'amant ,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimere ,
Et que je traite mal Polyeucte et Sévere ,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts !
Leurs ames à tous deux , d'elles-mêmes maîtresses ,
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses :
Ils se verront au Temple en hommes généreux ;
Mais las ! ils se verront , et c'est beaucoup pour eux ,
Que sert à mon époux d'être dans Mélitene ,
Si contre lui Sévere arme l'aigle Romaine ,
Si mon pere y commande et craint ce Favori ,
Et se repent déjà du choix de mon mari ?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte ;
En naissant il avorte et fait place à la crainte :
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper....
Mais sachons-en l'issue.

SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

EH bien ! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au Temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline !...

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.

Tout votre songe est vrai , Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non , il vit ; mais , ô pleurs superflus !

Ce courage si grand , cette ame si divine

N'est plus digne du jour , ni digne de Pauline.

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ,

C'est l'ennemi commun de l'État et des Dieux ,

Un méchant , un infâme , un rebelle , un perfide ,

Un traître , un scélérat , un lâche , un parricide ,

Une peste exécration à tous les gens de bien ,

Un sacrilège impie , en un mot , un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi ;

Mais il est mon époux , et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir , ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :

Qui trahit tous nos Dieux , auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor , quand il m'auroit trahie ;
Et, si de tant d'amour tu peux être ébahie ,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque , s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimoit ailleurs , serois-je dispensée
A suivre , à son exemple , une ardeur insensée !
Quelque Chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne , et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon pere ?

STRATONICE.

Une secrete rage , un excès de colere ,
Malgré qui , toutefois , un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié :
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice ,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice,

PAULINE,

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt , en dépit de lui-même ,
L'arrachant de vos bras , le traînoit au Baptême,
Voilà ce grand secret , et si mystérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs ,
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille j'espere
Qu'ils vaincront un époux , ou fléchiront un pere ;
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir ,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant ,
Et crains de faire un crime en vous la racontant :
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence ,
Et devers l'orient assuré son aspect ,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect ;
A chaque occasion de la cérémonie ,
A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie ,
Des mysteres sacrés hautement se moquoit ,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure , et Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :

« Quoi ! lui dit Polyeucte , en élevant sa voix ,
» Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois ? »

Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes ;
L'adultere et l'inceste en étoient les plus doux.

« Oyez , dit-il ensuite , oyez Peuple , oyez tous.

» Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque ,

» De la Terre et du Ciel est l'absolu Monarque ,

» Seul Être indépendant , seul Maître du destin ,
 » Seul principe éternel et souveraine fin.
 » C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
 » Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie ;
 » Lui seul tient en sa main le succès des combats ;
 » Il le veut élever ; il le peut mettre à bas.
 » Sa bonté , son pouvoir , sa justice est immense ;
 » C'est lui seul qui punit , lui seul qui récompense ,
 » Vous adorez en vain des monstres impuissans. »
 Se jettant , à ces mots , sur le vin et l'encens ,
 Après en avoir mis les saints vases par terre ,
 Sans crainte de Félix , sans crainte du tonnerre ,
 D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
 Cieux ! a-t-on vu jamais , a-t-on vu rien de tel ?
 Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue
 Par une main impie à leurs pieds abattue ,
 Les mysteres troublés , le Temple profané ,
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné ,
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste ,
 Félix. . . . Mais le voici qui vous dira le reste.

P A U L I N E.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
 Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

S C E N E I I I.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

U N E telle insolence avoir osé paroître!
En public ! à ma vue ! .. Il en mourra , le traître !

P A U L I N E.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

P A U L I N E.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FÉLIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colere ;
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur :
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

P A U L I N E.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,

La crainte de mourir et le desir de vivre ,
 Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir
 Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
 L'exemple touche plus que ne fait la menace :
 Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace ;
 Et nous verrons bientôt son cœur inquieté
 Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque, il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais , hélas ! où me renvoyez-vous ,
 Et quels tristes hasards ne court point mon époux ,
 Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espere
 Le bien que j'espérois de la bonté d'un pere ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline , à consentir
 Qu'il évite la mort par un prompt repentir ;
 Je devois même peine à des crimes semblables ,
 Et , mettant différence entre ces deux coupables ,
 J'ai trahi la justice à l'amour paternel ,
 Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;
 Et j'attendois de vous , au milieu de vos craintes ,
 Plus de remercîmens que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
 Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un Chrétien.
 Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure ;
 Vouloir son repentir , c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace est en sa main; c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-pere est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :

Qui chérit son erreur, ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere ! au nom des Dieux.....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place.....

FÉLIX.

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,
Le sang, ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez - vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX.

J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste;
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?

E

S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur ,
C'est d'un nouveau Chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.

Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans examiner son ame ait embrassée ;
Polyeucte est Chrétien parce qu'il l'a voulu ,
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste.
Le trépas n'est pour eux ni honteux , ni funeste ;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux :
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux Cieux ;
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés , déchirés , assassinés , n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les menent au but où tendent leurs desirs :
La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il desire.
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere....

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

ALBIN, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu; mais, hélas ! avec un œil d'envie :

Il brûle de le suivre au lieu de reculer,

Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon pere,

Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime.

Il est de votre choix la glorieuse estime,

Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu

Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance

Que j'ai toujours rendue aux loix de la naissance,

E ij

Si vous avez pu tout sur moi , sur mon amour ,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre ,
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre ,
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux ,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux !

FÉLIX.

Vous m'importunez trop. Bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ,
Malgré moi m'en toucher , c'est perdre et tems et
pleurs ;

J'en veux être le maître , et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien ,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez ; n'irritez plus un pere qui vous aime ,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous ; je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace , permettez....

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige :
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

(*Pauline et Stratonice sortent.*)

S C E N E V.

F É L I X , A L B I N .

F É L I X .

ALBIN , comme est-il mort ?

A L B I N .

En brutal , en impie ,
En bravant les tourmens , en dédaignant la vie ,
Sans regret , sans murmure , et sans étonnement ,
Dans l'obstination et l'endurcissement ;
Comme un Chrétien enfin , le blasphème à la bouche.

F É L I X .

Et l'autre ?

A L B I N .

Je l'ai dit déjà : rien ne le touche ;
Loin d'en être abattu , son cœur en est plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échafaut :
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

F É L I X .

Que je suis malheureux !

A L B I N .

Tout le monde vous plaint.

F É L I X .

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint !
De pensers sur pensers mon ame est agitée ;
De soucis sur soucis elle est inquiétée :

Je sens l'amour , la haine , et la crainte et l'espoir ,
 La joie et la douleur tour-à-tour l'émouvoir.
 J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables ;
 J'en ai de violens , j'en ai de pitoyables ;
 J'en ai de généreux qui n'oseroient agir ,
 J'en ai même de bas , et qui me font rougir.
 J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre ,
 Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ,
 Je déplore sa perte ; et , le voulant sauver ,
 J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver :
 Je redoute leur foudre et celui de Décie.
 Il y va de ma charge , il y va de ma vie :
 Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas ,
 Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pere ,
 Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révere.

FÉLIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux ;
 Et plus l'exemple est grand , plus il est dangereux.
 On ne distingue point quand l'offense est publique ,
 Et lorsqu'on dissimule un crime domestique ,
 Par quelle autorité peut-on , par quelle loi
 Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne ,
 Ecrivez à Décie , afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévere me perdrait si j'en usois ainsi :
 Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.

Si j'avois différé de punir un tel crime ,
 Quoiqu'il soit généreux , quoiqu'il soit magnanime ,
 Il est homme et sensible , et je l'ai dédaigné ,
 Et de tant de mépris son esprit indigné ,
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline ,
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
 Pour venger un affront tout semble être permis ,
 Et les occasions tentent les plus remis.
 Peut-être , et ce soupçon n'est pas sans apparence ,
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ,
 Et , croyant bientôt voir Polyeucte puni ,
 Il rappelle un amour à grand' peine banni.
 Juge si sa colere , en ce cas implacable ,
 Me feroit innocent de sauver un coupable ,
 Et s'il m'épargneroit , voyant par mes bontés
 Une seconde fois ses desseins avortés !
 Te dirai-je un penser indigne , bas et lâche ?
 Je l'étouffe ; il renaît , il me flatte et me fâche :
 L'ambition toujours me le vient présenter ,
 Et tout ce que je puis , c'est de le détester.
 Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
 Mais si , par son trépas , l'autre épousoit ma fille ,
 J'acquerrais bien par-là de plus puissans appuis
 Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.
 Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
 Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroie ,
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir ,
 Que jusques-là ma gloire ose se démentir !

A L B I N.

Votre cœur est trop bon et votre ame trop haute.
 Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

F É L I X.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

A L B I N.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

F É L I X.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre et ne sais que choisir.

A L B I N.

Je dois vous avertir, en serviteur fidele,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniere esperance et le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

F É L I X.

Il faut donc l'en tirer,

Et l'amener ici pour nous en assurer.

A L B I N.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grace,
Apaisez la fureur de cette populace.

F É L I X.

Allons ; et s'il persiste à demeurer Chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLÉON, Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence ! ô combat que sur-tout j'appréhende ! . . .

Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,

J'ai ri de ta menace et t'ai vu sans effroi;

Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes :

Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses
larmes. . . .

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,

En ce pressant besoin redouble ton secours. . . .

Et toi qui tout sortant encor de la victoire,

Regardes mes travaux du séjour de la gloire,

Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,

Prête du haut du Ciel la main à ton ami. . . .

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?

Non pour me dérober aux rigueurs du supplice :

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader :
 Mais comme il suffira de trois pour me garder ,
 L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévere.
 Je crois que sans péril on peut me satisfaire.
 Si j'avois pu lui dire un secret important ,
 Il vivroit plus heureux , et je mourrois content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez , j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut fera ta récompense.
 Va , ne perds point de tems , et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour , Seigneur , dans un moment.
*(Cléon sort , & les trois Gardes se retirent au fond du
 Théâtre.)*

SCENE II.

POLYEUCTE, seul.

SOURCE délicieuse en miseres féconde ,
 Que voulez-vous de moi , flatteuses voluptés ?
 Honteux attachemens de la chair et du monde ,
 Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
 Allez , honneurs , plaisirs , qui me livrez la guerre :
 Toute votre félicité ,
 Sujette à l'instabilité ,
 En moins de rien tombe par terre ;

Et comme elle a l'éclat du verre ,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans ,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans :
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables ,
Sont d'autant plus inévitables ,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang , Décie impitoyable ,
Ce Dieu t'a trop long-tems abandonné les siens ;
De ton heureux destin , vois la suite effroyable ,
Le Scythe va venger la Perse et les Chrétiens.
Encore un peu plus outre , et ton heure est venue ,
Rien ne t'en sauroit garantir ;
Et la foudre qui va partir ,
Toute prête à crever la nue ,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere ,
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-pere ,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux ;
Je consens , ou plutôt , j'aspire à ma ruine.
Monde , pour moi tu n'as plus rien ;

Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel , adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage ;
Vos biens ne sont point inconstans ,
Et l'heureux trépas, que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous , ô feu divin ! que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre. . . .
Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zele enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé ;
Et mes yeux , éclairés des célestes lumieres ,
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumieres.

SCENE III.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

POLYEUCTE.

MADAME, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre , ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours ? vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié ,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même :
Seul vous vous haïssez , lorsque chacun vous aime.
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé ;
Ne veuillez pas vous perdre , et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe ,
Vous êtes innocent si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez ,
Vos grandes actions , vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple , estimé chez le Prince ,
Gendre du Gouverneur de toute la Province :
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour
vous :

Mais après vos exploits , après votre naissance ,
Après votre pouvoir , voyez notre espérance ,

Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau ,
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

P O L Y E U C T E.

Je considère plus ; je sais mes avantages
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers
Que troublent les soucis , que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit , la fortune s'en joue :
Aujourd'hui dans le trône , et demain dans la boue ;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents ,
Que peu de vos Césars en ont joui long-tems.
J'ai de l'ambition ; mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt ; j'en veux une immortelle ,
Un bonheur assuré , sans mesure et sans fin ,
Au dessus de l'envie , au dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt , qui soudain me peut être ravie ,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit ,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

P A U L I N E.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes ,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux ;
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage :
Le jour qui vous la donne en même tems l'engage ;
Vous la devez au Prince , au Public , à l'État.

P O L Y E U C T E.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur et quelle en est la gloire.

TRAGÉDIE.

63

Des ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au Peuple, au Prince, à sa Couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:
Si mourir pour un Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

P A U L I N E.

Quel Dieu!

P O L Y E U C T E.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez.
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la Terre et le Ciel n'en connoissent point d'autre.

P A U L I N E.

Adorez-le dans l'ame, et n'en témoignez rien.

P O L Y E U C T E.

Que je sois tout ensemble Idolâtre et Chrétien!

P A U L I N E.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévere,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

P O L Y E U C T E.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir;
Et, sans me laisser lieu de tourner en arriere,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriere;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du Baptême, il m'envoie à la mort,

F ij

Si vous pouviez comprendre , et le peu qu'est la vie ,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie. . .
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est tems que ma douleur éclate ,
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate ;
Est-ce-là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ,
Et je ne voulois pas de sentimens forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée ,
Que tu m'avois promise et que je t'ai portée ,
Quand tu me veux quitter , quand tu me fais mourir ,
Te peut-elle arracher une larme , un soupir ?
Tu me quittes , ingrat ! et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas , tu veux que je la voie ,
Et ton cœur insensible à ces tristes appas
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc-là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir ,
Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !...
Mais , courage : il s'émeut ; je vois couler des larmes.

TRAGÉDIE.

63

P O L Y E U C T E.

J'en verse , et plût à Dieu , qu'à force d'en verser ,
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs ,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si dans ce séjour de gloire et de lumière
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma priere ,
S'il y daigne écouter un conjugal amour ,
Sur votre aveuglement il répandra le jour....

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former ,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer ,
Pour vivre des enfers esclave infortunée ,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

P A U L I N E.

Que dis-tu , malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

P O L Y E U C T E.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter,

P A U L I N E.

Que plutôt...

P O L Y E U C T E.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu :
Il viendra ; mais le tems ne m'en est pas connu.

P A U L I N E.

Quittez cette chimere , et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel ! va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets pas en peine :
Je vais. . .

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAIS quel dessein en ce lieu vous amene ?
Sévere ? Auroit-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;
A ma seule prière il rend cette visite....

Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez, avant ma mort, que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la Terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle ; elle est digne de vous :
Ne la refusez pas de la main d'un époux ;
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre :
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre.
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.

Qu'on me mene à la mort ; je n'ai plus rien à dire....
Allons, Gardes, c'est fait.

(Polyeucte et les Gardes sortent.)

S C E N E V.

SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

DANS mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
Sa résolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit , (mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître et ne vous chérir pas ?)
Un homme aimé de vous , si-tôt qu'il vous possède ,
Sans regret il vous quitte : il fait plus , il vous cede ;
Et , comme si vos feux étoient un don fatal ,
Il en fait un présent lui-même à son rival !
Certes , ou les Chrétiens ont d'étranges manies ,
Ou leurs félicités doivent être infinies ,
Puisque pour y prétendre ils osent rejeter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moi , si mes destins , un peu plus tôt propices ,
Eussent de votre hymen honoré mes services ,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux ,
J'en aurois fait mes Rois , j'en aurois fait mes Dieux ;
On m'auroit mis en poudre , on m'auroit mis en cendre
Avant que...

PAULINE.

Brisons-là ; je crains de trop entendre ,
Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux ,

Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère , connoissez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à son heure derniere ;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment :
Vous en êtes la cause , encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre ame , à vos desirs ouverte ,
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte ;
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas ;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure ,
Plutôt que de souiller une gloire si pure ,
Que d'épouser un homme , après son triste sort ,
Qui , de quelque façon , soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez d'un ame si peu saine ,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
Mon pere est en état de vous accorder tout :
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole ,
Que s'il perd mon époux , c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux , employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand , plus la gloire en est grande :
Conserver un rival dont vous êtes jaloux ,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée ,
C'est beaucoup qu'une femme , autrefois tant aimée ,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher ,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher ,
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.

Je te dirai bien plus , mais avec confidence :
La secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait ; la raison , je ne la connois point ,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître ;
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mysteres secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine , et la bonne Déesse
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grece ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux ,
Leur Dieu seul excepté , toute sorte de Dieux :
Tous les monstres d'Egypte ont leurs Temples dans
Rome ;
Nos àyeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme ;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs ,
Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses ,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu , maître absolu de tout ,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble ,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et , me dût leur colere écraser à tes yeux ,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes ,
Les vices détestés , les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et depuis tant de tems que nous les tourmentons ,
Les a-t-on vu mutins ? les a-t-on vu rebelles ?

Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles ?
Furieux dans la guerre , ils souffrent nos bourreaux ,
Et lions au combat , ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.....
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ,
Et contentons ainsi d'une seule action ,
Et Pauline , et ma gloire, et ma compassion.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON, GARDES.

FÉLIX.

ALBIN, as-tu bien vu la fourbe de Sévere ?
As-tu bien vu sa haine, et vois-tu ma misere ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !
Dans l'ame il hait Félix et dédaigne Pauline ;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace ;
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter :
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de Cour quelle est la politique ;
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique :
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en futeur,

Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande, il m'y feroit un crime:
Epargnant son rival, je serois sa victime;
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait.
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule:
Il voit quand on le joue et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-meme au besoin j'en ferois des leçons.

A L B I N.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

F É L I X.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte ,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit ,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

A L B I N.

Grace, grace, Seigneur ! que Pauline l'obtienne.

F É L I X.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne ;
Et, loin de le tirer de ce pas hasardeux ,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

A L B I N.

Mais Sévere promet....

F É L I X.

Albin, je m'en défie,
Et connois mieux que lui la haine de Décie.

En faveur des Chrétiens s'il choquoit son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie....

(*A Cléon.*)

Amenez Polyeucte , et si je le renvoie ,
S'il demeure insensible à ce dernier effort ,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

(*Cléon sort.*)

A L B I N.

Votre ordre est rigoureux.

F É L I X.

Il faut que je le suive ,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître ,
Je ne sais si long-tems j'en pourrois être maître :
Peut-être dès demain , dès la nuit , dès ce soir ,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévere , aussi-tôt courant à sa vengeance ,
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

A L B I N.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd , tout vous fait de l'om-
brage ;

Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

F É L I X.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;

Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence:
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver....
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver....
Soldats, retirez-vous et gardez-bien la porte.
(*Les Gardes se retirent.*)

SCENE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ! et la loi des Chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage ;
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :
La raison me l'ordonne et la loi des Chrétiens ;
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le tems de me connoître ;
Pour me faire Chrétien sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,

Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

P O L Y E U C T E.

N'en riez point Félix, il sera votre juge :

Vous ne trouverez point devant lui de refuge.

Les Rois et les Bergers y sont d'un même rang.

De tous les siens sur vous il vengera le sang.

F É L I X.

Je n'en répandrai plus, et quoi qu'il en arrive,

Dans la foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive ;

J'en serai protecteur.

P O L Y E U C T E.

Non, non, persécutez,

Et soyez l'instrument de nos félicités.

Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances ;

Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses.

Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,

Pour comble donne encor les persécutions.

Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;

Ce n'est qu'à ses Élus que Dieu les fait entendre.

F É L I X.

Je te parle sans fard et veux être Chrétien.

P O L Y E U C T E.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

F É L I X.

La présence importune....

P O L Y E U C T E.

Et de qui ? de Sévere ?

F É L I X.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colere ;

Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard !
Portez à vos payens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FÉLIX.

Ce zele de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison :
Elle est un don du Ciel, et non de la raison ;
Et c'est-là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais, malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zele de vos Dieux rentre en votre courage !

Celui d'être Chrétien s'échappe , et , par hasard ,
Je vous viens d'obliger à me parler sang fard.

F É L I X.

Va , ne présume pas que quoi que je te jure ,
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture ;
Je flattois ta manie , afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner tems pour ménager ta vie ,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissans :
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

P O L Y E U C T E.

Mon choix n'est point douteux. . . . Mais j'apperçois
Pauline.

O Ciel !

S C E N E I I I.

F É L I X , P O L Y E U C T E , P A U L I N E ,
A L B I N.

P A U L I N E.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble , ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux , ni d'un pere ?

F É L I X.

Parlez à votre époux.

P O L Y E U C T E.

Vivez avec Sévere.

P A U L I N E.

Tigre ! assassine-moi du moins sans m'outrager.

P O L Y E U C T E.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager ;
Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède ,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remede.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer ,
Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez ; il vous aime , et sa gloire augmentée....

P A U L I N E.

Que t'ai-je fait , cruel ! pour être ainsi traitée ,
Et pour me reprocher , au mépris de ma foi ,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?
Vois pour te faire vaincre un si fort adversaire ,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur ;
Et , si l'ingratitude en ton cœur ne domine ,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline ;
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ,
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie ,
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes desirs ,
Regarde au moins ses pleurs , écoute ses soupirs ,
Ne désespere pas une ame qui t'adore.

P O L Y E U C T E.

Je vous l'ai déjà dit et vous le dis encore ,

Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.

Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi ;

Mais de quoi que pour vous notre amour m'entre-
tienne,

Je ne vous connois plus si vous n'êtes Chrétienne. . . .

C'en est assez Félix, reprenez ce courroux,

Et sur cet insolent vengez vos Dieux et vous.

P A U L I N E.

Ah ! mon pere, son crime à peine est pardonnable ;

Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.

La nature est trop forte, et ses aimables traits

Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :

Un pere est toujours pere, et sur cette assurance

J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel :

Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;

Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,

Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,

Et qu'elle changera, par ce redoublement,

En injuste rigueur un juste châtiment.

Nos destins, par vos mains rendus inséparables,

Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables ;

Et vous seriez cruel jusques au dernier point,

Si vous désunissiez ce que vous avez joint.

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,

Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.

Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,

Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

F É L I X.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un pere est toujours pere ;

Rien n'en peut effacer le sacré caractère :
Je porte un cœur sensible , et vous l'avez percé ;
Je me joins avec vous contre cet insensé...

Malheureux Polyeucte ! es-tu seul insensible ?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus ni beau-pere , ni femme ,
Sans amitié pour l'un , et pour l'autre sans flamme ?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux ,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

P O L Y E U C T E .

Que tout cet artifice est de mauvaise grace !
Après avoir deux fois essayé la menace ,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort ,
Après avoir tenté l'amour et son effort ,
Après m'avoir montré cette soif du Baptême ,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même ,
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos résolutions usent trop de remise ;
Prenez la vôtre , enfin , puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu Maître de l'Univers ,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre et les Enfers.
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie ,
Voulut mourir pour nous avec ignominie ;
Et qui, par un effort de cet excès d'amour ,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre !

Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux,
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux Cieux:
 La prostitution, l'adultère, l'inceste,
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste;
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos Immortels.
 J'ai profané leur Temple et brisé leurs Autels;
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire,
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
 Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cede à ma juste fureur.
 Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FÉLIX.

Impie!

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? Ô cœur trop obstiné!....
 Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire....

Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

PAULINE.

Je te suivrai par-tout , et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas , ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux , et que l'on m'obéisse ;

Puisqu'il aime à périr , je consens qu'il périsse.

(*Polyeucte , Pauline et les Gardes sortent.*)

SCÈNE IV.

FÉLIX , ALBIN.

FÉLIX.

JE me fais violence , Albin ; mais je l'ai dû.

Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.

Que la rage du Peuple à présent se déploie ,

Que Sévere en fureur tonne , éclate , foudroie ,

M'étant fait cet effort , j'ai fait ma sûreté...

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?

Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables ,

Ou des impiétés à ce point exécrables ?

Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé ;

Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé :

J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;

Et , certes , sans l'horreur de ses derniers blasphêmes ,

Qui m'ont rempli soudain de colere et d'effroi ,

J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

H

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient, je ne sais quoi, d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie ,
Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang ,
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit; mais quoi qu'elle vous die ,
Quand vous la sentirez une fois refroidie ,
Quand vous verrez Pauline , et que son désespoir ,
Par ses pleurs et ses cris , saura vous émouvoir....

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître ,
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître ,
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc ; cours-y mettre ordre et voir ce qu'elle fait :
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle ,
Tire-la , si tu peux , de ce triste spectacle ,
Tâche à la consoler... Va donc ; qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin , Seigneur , elle revient.

S C E N E V.

F É L I X , P A U L I N E , A L B I N .

P A U L I N E .

P E R E barbare ! acheve , acheve ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre ; ose , que tardes-tu ?
Tu vois le même crime ou la même vertu ;
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumieres :
Son sang , dont tes bourreaux viennent de me couvrir ,
M'a décillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je vois , je sais , je crois , je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée :
Je suis Chrétienne , enfin , n'est-ce point assez dit ?
Conserve , en me perdant , ton rang et ton crédit :
Redoute l'Empereur , appréhende Sévere ;
Si tu ne veux périr , ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mene , mene-moi voir tes Dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un ; je briserai le reste :
On m'y verra braver tout ce que vous craignez ,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez ;
Et , saintement rebelle aux loix de la naissance ,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir ;

H ij

C'est la grace qui parle , et non le désespoir.
Le faut-il dire encor , Félix ? je suis Chrétienne :
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux ,
Puisqu'il t'assure en Terre , en m'élevant aux Cieux.

SCENE VI et dernière.

SÉVERE , FÉLIX , PAULINE , ALBIN , FABIAN.

SÉVERE.

PÈRE dénaturé ! malheureux politique !
Esclave ambitieux d'une peur chimérique !
Polyeucte est donc mort , et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités !
La faveur que pour lui je vous avois offerte ,
Au lieu de le sauver précipite sa perte :
J'ai prié , menacé ; mais sans vous émouvoir ,
Et vous m'avez cru fourbe , ou de peu de pouvoir.
Eh bien ! à vos dépens vous verrez que Sévere
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et , par votre ruine , il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre , eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce service fidele ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zele.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous ,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous , Seigneur , et d'une ame apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que , par mes cruautés,
Je tâche à conserver mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre :
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cede à des transports que je ne connois pas ,
Et , par un mouvement que je ne puis entendre ,
De ma fureur je passe au zele de mon gendre.
C'est lui , n'en doutez point , dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour , épandu sur toute la famille ,
Tire après lui le pere aussi-bien que la fille :
J'en ai fait un Martyr , sa mort me fait Chrétien ;
J'ai fait tout son bonheur , il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un Chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !...
Donne la main , Pauline... Apportez des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens :
Je le suis ; elle l'est , suivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureusement , enfin , je retrouve mon pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille , il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?
De pareils changemens ne vont point sans miracle.

90 POLYEUCTE, TRAGÉDIE.

Sans doute vos Chrétiens qu'on persécute en vain,
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain :
 Ils menent une vie avec tant d'innocence ,
 Que le ciel leur en doit quelque reconnoissance.
 Se relever plus forts , plus ils sont abattus ,
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
 Je les aimai toujours quoi qu'on m'en ait pu dire :
 Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;
 Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
 J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux ,
 Qu'il les serve à sa mode et sans peur de la peine.....
 Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine ;
 Je les aime, Félix, et de leur protecteur
 Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur.
 Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ,
 Servez bien votre Dieu, servez notre Monarque :
 Je perdrai mon crédit envers sa Majesté ,
 Ou vous verrez finir cette sévérité ;
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

F É L I X.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage ;
 Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez ,
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités.....

Nous autres , bénissons notre heureuse aventure ;
 Allons à nos Martyrs donner la sépulture ,
 Baiser leurs corps sacrés , les mettre en digne lieu ,
 Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

F I N.

E X A M E N D E P O L Y E U C T E.

C E martyr est rapporté par Surius sur le 9e de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250, sous l'Empereur Décius. Il étoit Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses Edits contre les Chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publioit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-pere, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que ma prêté l'Histoire, le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix, Gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévere de venir en cette Province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques interpretes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et

n'a aucun mélange de foiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs ; et , pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici, que Mirturnus, dans son *Traité du Poëte*, agite cette question : *Si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des Saints doivent être exclus du Théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a traduit la Poétique de notre Philosophe, mais a fait un *Traité de la constitution de la Tragédie*, selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la Scene la Passion même de Jésus-Christ, et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de Saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce Poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'étoit-il plus permis sur cette matiere, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des Saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le Théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres Histoires ; mais nous devons une Foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes ; mais aussi ne les ont-ils pas rendus

assez fournis pour notre Théâtre, et ils ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Jésus, et l'ombre de Mariamne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'Evangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le Théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce seroit changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle maniere cet amour se seroit emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de Cinna et de Pompée; mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de Piece où l'ordre du Théâtre soit plus beau, et l'enchaînement des scenes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître, touchant ces deux

dernieres , se dissiperont aisément , pour peu qu'on me veuille prêter cette faveur que l'auditeur nous doit toujours , quand l'occasion s'en offre , en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce Poëme à nos coutumes , le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévere , et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la regle. Quand le Roi envoie ses ordres dans les villes , pour y faire rendre des actions de graces pour ses victoires , ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du Ciel , on ne les exécute pas dès le jour même ; mais aussi il faut du tems pour assembler le Clergé , les Magistrats , et les Corps de Ville , et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos Acteurs n'avoient ici aucunes de ces assemblées à faire..

Il suffisoit de la présence de Sévere et de Félix , et du ministere du Grand-Prêtre ; et ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs , comme Félix craignoit ce Favori , qu'il croyoit irrité du mariage de sa fille , il étoit bien-aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui étoit possible , et de tâcher , durant son peu de séjour , à gagner son esprit par une prompte complaisance , et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu , qui est assez exacte , puisque tout se passe dans une salle ou antichambre commune aux appartemens de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée ,

pour conserver cette unité au second Acte, en ce que Pauline vient jusques dans cette anti-chambre pour trouver Sévere, dont elle devoit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui; l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son pere redoutoit l'indignation, et qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa priere, et se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avoit pour ce Cavalier, me fait faire une réflexion sur le tems qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos Théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret, justement au jour de l'action qui se représente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le Spectateur, en les faisant apprendre par un des Acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin, que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusques-là, aussi-bien que le Spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui le récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-tems.

L'Infante , dans le Cid , avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui , et l'auroit pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans Pompée, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle , et comme

. *Chaque jour ses couriers*
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant , comme il ne paroît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion , il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ces couriers , et qu'ainsi elle devoit savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusques - là tout ce qu'elle lui apprend , et de quel autre ministere cette Princesse s'étoit servie pour recevoir ces couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble , et les sujets qu'elle a de s'en alarmer ; et , comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant , et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret , sans cette occasion qui l'y oblige , on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte , parce que je n'avois personne pour la faire , ni pour l'écouter , que des payens qui ne la pouvoient ni écouter , ni faire , que comme ils avoient fait et écouté celle de Néarque ; ce qui auroit été une répétition et marque de

de stérilité, et en outre n'auroit pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par-là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connoître, par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le faire. Félix son pere se convertit après elle, et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévere et de Pauline, que sans cela j'aurois bien eu de la peine à retirer du Théâtre dans un état qui rendît la Piece complete, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'Auditeur.

F I N.



Bayerische
Staatsbibliothek
München

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE
VALADE.



Corneille, Pierre,

Polyeucte, martyr Tragédie chrétienne

Paris 1785

P.o.gall. 2596 u-11#Beibd.2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10102279-4